

Pierre Humberd

Le baptême de satellites de Jupiter, Revue des questions scientifiques, Bd. 117
(1940), S. 171-179

Le baptême des satellites de Jupiter

Chacun sait que les quatre anciens satellites de Jupiter ont, dès leur découverte, reçu des noms. Galilée les appela, globalement, *astres de Medicis* ou planètes médicées, en hommage à ses protecteurs florentins, et ce terme général fut largement utilisé par les astronomes du XVII^e siècle. De son côté, Simon Marius, mathématicien de l'Électeur de Brandebourg, qui découvrit les satellites presque en même temps que Galilée, voulut, prêchant pour son patron, faire prévaloir la dénomination d'*astres Brandebourgeois*, qui ne fut cependant retenue par personne. Mais, alors que Galilée n'avait pas imposé de nom distinct à chacun des quatre satellites, Marius, dans son *Mundus Jovialis*, alla plus loin : il proposa d'abord d'assimiler ces astres aux planètes du système solaire, d'après leur distance à Jupiter : le premier serait *Mercurius Jovialis*, le second *Venus Jovialis*, et ainsi de suite. Néanmoins, reconnaissant probablement l'incommodité de tels noms, il se tourna vers la mythologie, et chercha des personnages qui fussent en rapport étroit avec Jupiter : c'est ainsi qu'il vint à *Io*, *Europe*, *Ganymède* et *Callisto*, qui, après n'avoir eu aucun succès à l'époque, et avoir même, semble-t-il, été oubliés pendant deux siècles, revinrent sur l'eau, on ne sait pourquoi, au dix-neuvième siècle, et ont aujourd'hui conquis droit de cité en astronomie (1), bien que dans la pratique on

(1) Les relations qu'eurent avec Jupiter les mortelles *Io* et *Europe*, et la nymphe *Callisto*, sont si connues qu'on s'étonne de voir BIGNOURDAN, dans son *Histoire de l'Astronomie d'observation en France*, p. 29, note 1, parler à ce propos des *filles* de Jupiter !

préfère s'en tenir aux simples chiffres I, II, III et IV, dans l'ordre des distances à Jupiter (1).

Il est cependant intéressant de noter que, aussitôt après la découverte de Galilée, d'autres noms, assez curieux, avaient été proposés par un astronome qui, à cette époque, s'occupa assidûment des satellites joviens, le grand amateur aixois Fabri de Peiresc. Sur cette tentative, nous possédons un certain nombre de renseignements. Tout d'abord, le diaire astronomique de Peiresc, entre 1610 et 1614, dont quelques passages ont été publiés par Bigourdan; ensuite, contenus dans le même registre 1803 de la Bibliothèque Inguimbertaine à Carpentras, une foule de brouillons, d'ébauches, de notes, dont nous ferons usage dans ce qui suit; enfin une correspondance inédite entre Peiresc et Pacius, ce dernier professeur de droit à Montpellier; conservée aussi à Carpentras, elle a été récemment exhumée par M. Lebègue, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, qui a bien voulu m'en communiquer copie. A l'aide de ces documents, nous allons reconstituer l'histoire, aujourd'hui oubliée, de ce baptême des satellites de Jupiter.

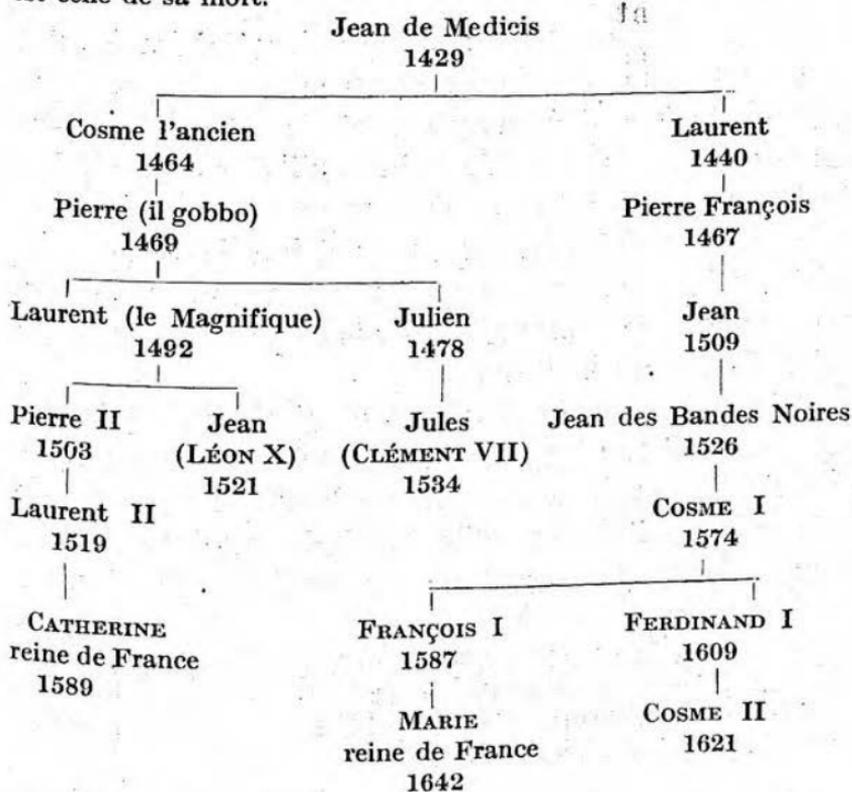
Lorsqu'il consigne par écrit ses premières observations des satellites, et en particulier la première de toutes, datant du 25 novembre 1610, Peiresc, qui a lu, durant l'été, le *Sidereus nuncius*, où Galilée exposait sa découverte, parle toujours des « planètes médicées ». Mais, le 10 janvier 1611, il écrit à Pacius une lettre triomphale : il est arrivé en effet à découvrir la proportion du mouvement des quatre astres, et ainsi à les distinguer les uns des autres, ce que Galilée n'avait pas su faire encore. Et aussi-

(1) Dans des publications très récentes, (p. ex. l'*Annuaire Flammarion*) le Satellite V (découvert par Barnard en 1892) est appelé *Amalthée*. Ce nom (de la nourrice de Jupiter) est fort mal choisi : il eût été bien préférable de continuer la série des épouses du dieu : on n'aurait eu que l'embarras du choix.

tôt se pose la question du baptême : « Comme il [Galilée] leur a donné un nom de Médicées général et commun à toutes quatre, par droyt d'invention, à faulte de les distinguer entre elles, nous avons creu qu'il nous debvoyt estre permis à nous de leur donner des noms particuliers à chascune, sans préjudicier audit nom de *médicées*, et ce par droyt de distinction, puisque nous avons esté les premiers à les scavoyn distinguer entre elles... ». Et, puisque Médicis il y a, que chacun des satellites porte le nom d'un Médicis (1) :

« Et à ces fins, écrit Peiresc, selon l'ordre qu'elles se trouvèrent disposées le premier jour que nous les aperceumes clèrement toutes quatre, qui feust le 1 de Décembre

(1) Un tableau généalogique (résumé) de la famille des Médicis ne sera peut-être pas inutile ; la date inscrite sous chaque personnage est celle de sa mort.



bre, nous leur avons donné le nom de *Cosmus major*, *Franciscus*, *Ferdinandus*, et *Cosmus minor*, qui sont les quatre grands ducs de la maison de Medicis. »

Il avait d'ailleurs eu une autre idée :

« J'avoys une fois pansé de les nommer des noms des quatre papes de la maison de Medicis, deux Léons, un Clément et un Pie (1), parce qu'ils sont tous quatre mortz : mais considérant que la bienséance ne comportait pas que tels noms sacrés feussent si voisins de celluy de Jupiter, quy demeurera toujours, j'ay mieux aymé me tenir à ma première conception. »

Il est, d'autre part, certainement licite d'inscrire ainsi aux cieus des noms modernes, car « les Enciens ne laissoient pas d'avancer qu'il y avoit des places au ciel préparées à des personnes vivantes, et que à ces fins les vieux astres se retiroyent pour faire place aux nouveaux quy s'y devoient loger. »

Pendant quelques mois, Peiresc s'en tiendra à cette nomenclature médicéenne. On rencontre à chaque ligne, dans ses feuilles d'observations et de calculs, les noms des quatre grands ducs. C'est ainsi qu'il fixe la révolution de *Cosmus major* à « sept jours et une septiesme partie d'un jour », résultat fort exact, dont il a lieu d'être fier. Il n'oublie pas cependant qu'il n'est malgré tout qu'un amateur, et que « *sutor ultra crepidam* court fourtune de fayre de lourdes faultes. »

Mais voici soudain *François* et *Ferdinand* qui sont rayés de la liste : il paraît que la Reine de France, une Médicis justement, a eu vent du baptême proposé par Peiresc, et a fait savoir qu'il lui plairait de voir son propre nom de Marie donné à l'une des planètes Médicées. Le

(1) On trouvera Léon X et Clément VII dans le tableau ci-dessus. Léon XI (Alexandre de Médicis) était un cousin très éloigné des Medicis florentins. Quant à Pie IV Médici, il est probable qu'il n'appartenait pas à la célèbre famille.

baptiseur s'empresse de déférer à son désir, comme nous l'apprend une lettre à Pacius du 21 Juin 1611 :

« Tant y a que pour avoyr moien de faire ma dédication à la Royne, ayant sceu qu'elle avoit envye d'estre nomée parmy ces astres, je me suis résoullu de nomer celle qui fait le plus grand cercle autour de Juppiter, laquelle est troizième en grosseur, du nom de *Katherine*, et celle qui suit après, qui est la plus grosse et la plus belle de toutes, du nom de *Marie*; la troizième qui est la seconde en grosseur du nom de *Cosmus mayor* ou *exterior*, et la dernière *Cosmus minor* ou *interior* : et par ce moyen ce ne seront que des personnes illustres de la maison de Medicis. »

Ainsi les deux Medicis qui montèrent sur le trône de France sont à l'honneur, et nous avons le tableau suivant :

<i>Satellites</i>	<i>Marius</i>	<i>Peiresc 1^o</i>	<i>Peiresc 2^o</i>
I	Io	Franciscus	Cosmus minor
II	Europe	Ferdinandus	Cosmus major
III	Ganymède	Cosmus major	Maria
IV	Callisto	Cosmus minor	Katherina

Peiresc propose même d'appeler l'ensemble des satellites astres *francomédicéens*, mais y renonce vite, devant les critiques de Pacius.

Reste, précisément, à « faire la dédication à la Royne ». Peiresc projette de publier, à Paris, les tables des mouvements des satellites, qu'il est en train de dresser, et qui lui semblent, à bon droit, devoir être fort utiles : il écrit en effet, le 20 septembre 1611 : « je me suis advizé que le mouvement desdits Médicés estant sy prompt comme il est, il pourra servir pour régler les longitudes de la terre... parce que, suivant mes tables ayant dressé des Ephémérides pour toutes les heures du jour et de la nuit, à toutes les quelles les aspects sont différandz, quand on sera par exemple aux Açores... qu'on verra une con-

figuration desdites estoilles, laquelle ne pourroit tomber qu'à une certaine heure du jour à Aix, et la trouvant à une autre heure, ils seront contraints advouer qu'ils sont sur le méridien qui, etc... »

Cette lettre, jusqu'ici inédite, est d'une très grande importance historique : on savait en effet que la détermination des longitudes par les satellites joviens avait été proposée simultanément par Galilée et par Peiresc : mais on pensait que ce dernier n'avait fait que suivre les indications de l'astronome pisan, avec lequel il était en rapports fréquents : on voit qu'au contraire l'idée d'utiliser les configurations des satellites pour les longitudes est venue à Peiresc tout à fait indépendamment de Galilée.

Nous avons conservé des brouillons, et même, semble-t-il, une mise au net assez soignée, des tables calculées par Peiresc. Nous avons aussi un dessin allégorique qui devait sans doute servir de frontispice à la publication projetée (1). Enfin nous avons des fragments de la préface, phrases inachevées, mi-françaises mi-latines jetées au hasard sur le papier, telles que les suivantes :

« Encor que ma profession (2) semble fort esloignée de la cognoissance des astres, si ne doibt il pas nous estre deffendu tout à faict quelque considération d'iceux, puisque la nature *os homini sublime dedit, caelumque tueri jussit...* »

« Or, pour une dédication, à qui plus dignement se pouvoient appendre *sidera quam sideribus...* »

« A qui pouvois-je plustost jecter l'œil que sur ce *lucidissimum sidus cujus radiis* toute la France est illuminée et fomentée... »

Dans cette « dédication », Peiresc avait certainement

(1) Je l'ai reproduit dans mon ouvrage : *Un amateur : Peiresc*, Paris, 1933.

(2) On sait que Peiresc était conseiller au Parlement de Provence.

l'intention d'accumuler les exemples, chers à son cœur d'humaniste, d'astres dédiés par l'antiquité à de hauts personnages : pêle mêle, sur de grands cahiers ou sur des bouts de papier à moitié déchirés, il a noté, au hasard de ses lectures ou de ses souvenirs classiques, une foule de citations et de références : à Horace, il emprunte, dans la première Ode, le *Dis miscent superis* qui promet l'immortalité à Mécène, et, dans la douzième Ode du premier livre, *ad Augustum*, les vers sur l'étoile des Jules :

... *micat inter omnes*
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores.

A Valerius Flaccus (*de Apice castorum*) il demande la description des feux qui brillent sur la tête des Tyndarides, et deviendront les Gémeaux :

... *lumen innoxia judit*
Purpureum, miseris olim implorabile nautis.

Et, bien entendu, il n'oublie pas Catulle, mettant au ciel la chevelure de Berenice :

... *Idem me ipse Conon caelesti lumine vidit*
E Bereniceo vertice caesariem
Fulgentem clare...

Après les poètes, parmi lesquels il faudrait encore citer Virgile et Stace, voici des prosateurs : Varron, assurant qu'une étoile brillante a sans cesse accompagné Enée, de Troie jusqu'en Italie; Pline l'Ancien, qui donne d'abondants renseignements sur les débuts de l'astronomie et les premiers catalogues stellaires, Cicéron, dont quatre ou cinq citations, extraites des *Tusculanes* ou des *plaidoiries*, se rapportent aux noms en général et à l'opportunité d'en imposer de nouveaux; Philon, dont un

long extrait, sur un sujet analogue, a été noté, en grec, par une main autre que celle de Peiresc; enfin, puisqu'il s'agissait de donner des noms à des astres, le psaume 146 ne pouvait manquer d'être cité :

Qui numerat multitudinem stellarum, et omnibus eis nomina vocat.

Puis, ce sont des notes sur le nom *Maria* : St Cyprien, St Augustin, Bède le vénérable, sont appelés à l'aide, avec, souvent, la référence à tel volume de la *Bibliotheca patrum* : pour St Jérôme, c'est le tome III de l'édition Nivelles, 1579, que l'on devra consulter aux pages 463 (*in Exodum*), 487 (*in Matthaeum*), 494 (*in Paulum*). Tout cela dans un grand désordre, d'une écriture rapide et si souvent illisible qu'il m'a été impossible d'identifier un grand nombre de citations.

Comme beaucoup de ces documents qu'inlassablement Peiresc entassa durant toute sa vie, ces notes ne servirent à rien. Les tables des satellites joviens ne virent jamais le jour, et la préface ne fut jamais rédigée. En septembre 1611, il prétendait avoir besoin d'environ deux semaines pour que tout fût au point; le 10 janvier suivant, il espérait « d'en sortir aux premiers deux jours de loisir ». Puis on n'entend plus parler de rien pendant près de deux ans, et, le 16 octobre 1613, il avoue à Pacius que les « pauvres planètes Médicées ne sont pas tout à fait sous l'esponge, mais il ne s'en fault guières ». Plusieurs historiens ont répété que Peiresc, apprenant que Galilée travaillait de son côté à des tables analogues, s'était effacé devant son vieux maître de Padoue; j'ai écrit ailleurs qu'à mon avis, il s'agissait plutôt d'un fait très normal chez Peiresc, qui, constamment pris par des intérêts nouveaux et successifs, et handicapé par une mauvaise santé, a tout commencé sans jamais rien finir. Son « baptême » jovien eut donc le sort auquel on pouvait s'attendre. Grands

ducs et reines restèrent dans ses cartons, et seuls quelques rares amis ou correspondants connurent cette curieuse tentative. Peut-être, si les tables de Peiresc avaient été imprimées, et répandues dans le monde savant, Marie, Catherine et les deux Cosme se seraient-ils imposés, reléguant dans l'oubli les noms mythologiques de Simon Marius.

Pierre HUBERT,
Professeur à l'Université de Montpellier.
